

au plus tenté de vous dire quelques-uns de ses aspects durant la Semaine Sainte. Le jour des Rameaux, par exemple, vous ne vous figurez pas le nombre de personnes qu'on rencontrait dans la rue, portant des rameaux qu'elles venaient de faire bénir à l'église. Ces rameaux sont très jolis : ce sont de petites branches de buis d'un beau vert clair et lustré. Savez-vous d'où viennent en grande partie ces démonstrations de piété ? De la persécution que le gouvernement fait subir à l'Eglise. Cette persécution a ce bon côté qu'elle tue le respect humain. Des catholiques, qui, en d'autres temps, seraient restés indifférents, se montrent hardiment religieux, affirment leur foi. Ainsi Dieu tire le bien du mal. Il y a quelques années, qui aurait cru qu'on pourrait faire lire la Vie de Jésus-Christ à des gens du monde ? Une des plus récentes de ces Vies, laquelle, sans qu'il y paraisse, est une éclatante réfutation de la Vie de Jésus de Renan, s'est vendue à des milliers d'exemplaires en quelques mois. Il y a peu d'années, quel est l'élève de Saint-Cyr, ou de l'école Polytechnique qui aurait osé paraître dans une église ? J'en ai rencontré priant avec ferveur aux reposoirs du Jeudi-Saint ; d'autres faisant leur pèlerinage à Notre-Dame de la Victoire et à Montmartre. Que de faits semblables ne pourrait-on pas citer ?

Je viens de nommer le Jeudi-Saint. Les églises n'ont pas vidé de la journée. On peut dire, dans le langage des journalistes, que le *tout Paris* y a passé : un bon nombre, sans doute, attiré par les splendides reposoirs, ceux de la Madeleine, de Saint-Roch, de Saint-Thomas d'Aquin, en particulier ; encore plus par celui des Pères du Saint-Sacrement de l'avenue de Friedland : celui-ci, une merveille qu'il faudrait décrire, une montagne de richesses, d'or, de pourpre, de fleurs au milieu de nuages de gaze ressemblant à des flots d'encens. Mais la masse de ces processions ininterrompues était animée de sentiments sincèrement religieux.

Tel est cet incompréhensible Paris, où les extrêmes se touchent : les Ravachol y coudoient les petites Sœurs des Pauvres.

En revenant du reposoir de Saint-Thomas d'Aquin, j'ai regagné mon hôtel, avenue de l'Opéra, en remontant la rue du Bac. Je ne traverse jamais cette rue sans m'arrêter devant le numéro 40. C'est que j'y ai retrouvé—il y a de cela trente-quatre ans—l'homme qui a eu le plus d'influence sur ma vie d'étudiant, l'abbé Bouchy, ancien professeur au Séminaire de Québec, et plus tard au collège de Sainte-Anne.

Lors de mon premier voyage en Europe, en 1858, l'abbé Bouchy était de retour du Canada depuis quelques années et précepteur chez le comte de Pange, qui habitait alors au rez-de-chaussée du numéro 40. Le comte de Montalembert, à qui j'eus l'honneur d'être présenté, grâce à l'abbé Bouchy, avait ses appartements au premier.

L'abbé Bouchy, dont quelques anciens prêtres et quelques rares laïques seuls, se souviennent au Canada où il a passé une douzaine d'années, a cependant eu une influence marquée sur l'enseignement dans le pays de Québec. On lui doit en outre la savante édition du Chant Grégorien, publiée sous l'administration de Mgr Baillargeon. L'histoire du Chant Ecclésiastique, écrite par l'abbé